

Bibliothèque numérique

medic@

**Clerc. Essais sur les maladies
contagieuses du bétail, avec les
moyens de les prévenir et d'y
remédier efficacement.**

Paris : chez N.M. Tilliard, 1766.

Cote : Ecole nationale vétérinaire d'Alfort

151168

151168

ESSAIS
SUR LES MALADIES
CONTAGIEUSES
DU BÉTAIL,

*Avec les moyens de les prévenir &
d'y remédier efficacement.*

Par M. CLERC, ancien Médecin des
Armées du Roi en Allemagne, &
de son Excellence Monseigneur le
Feld-Maréchal Comte de Razou-
mowski, Hettman des Cosaques;
Inspecteur de l'Hôpital Impérial de
Paul, à Moscou, & Membre de
l'Académie Impériale des Sciences
de Saint Pétersbourg, &c.



A PARIS,

Chez N. M. TILLIARD, Libraire, Quai des
Augustins, à Saint Benoît.

1766.

ESSAIS
SUR LES MALADIES
CONTRAGIBLES
DU BÉTAIL

de Saint Pétersbourg, &c.
l'Académie Impériale des Sciences
Paul, à Moscou, &c. Membre
l'Institut de l'Hôpital Impérial
de Vienne, Honneur des Collèges
Reich-Matthias Comte de l'Empire
de son Excellence Monsieur
Ambassadeur du Prince d'Allemagne,
Dr. M. C. L. &c. ancien Médecin
à y remédier efficacement.

CHAMBERLAIN, M. T. & SONS, Ltd.
Augustine, & Saint Bonaventura

2022



A
MONSEIGNEUR
BERTIN,
MINISTRE ET SECRETAIRE D'ÉTAT.



MONSEIGNEUR,

*Le Roi qui aime ses Peuples autant
qu'il en est aimé, gémit des malheurs
publics. Il en est un, qui de tout tems a
répandu la désolation dans les campa-
gnes ; je veux parler de cette maladie
contagieuse, qui ruine les richesses de
l'Etat dans leur source, en faisant
périr les bestiaux, qui sont le nerf de
l'Agriculture, le soutien & l'aliment
du Ménage rustique.*

a ij

ÉPI TRE

Ministre compâtiſſant d'un ſi bon Roi, j'ai l'honneur de vous offrir les moyens de remédier à ce fléau univerſel. Daignez, MONSEIGNEUR, agréer mon Zele patriotique, & faire diſtribuer ces obſervations dans chaque Province. Il en eſt pluſieurs qui, même actuellement, les attendent. Si elles avoient le bonheur d'être auſſi utiles à cet Etat qu'elles l'ont été à d'autres, il n'en deviendrait que plus floriſſant, & vous auriez le plaſiſir intime & la belle gloire d'y avoir contribué dans cette partie, comme dans toutes celles qui vous ſont confiées.

Je ſuis avec reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur C****.

AVERTISSEMENT.

TOUT est intéressant pour qui fait voir le spectacle majestueux que la Nature offre à nos regards, & sentir l'utilité des Êtres de toute espèce que cette Mere bienfaisante a produit ; mais entre ce qui forme & termine ce tableau, les Êtres qui nous entourent de plus près, qui sont les compagnons des travaux de l'homme & ses esclaves laborieux ; qui fournissent à sa nourriture, à son entretien, à ses commodités, & qui font d'un commerce très-lucratif, sont sans contredit ceux de tous qui ont le plus de droit à ses soins, à ses égards, & à ses recherches.

Les Espèces précieuses dont je veux parler, sont ces animaux domestiques sur qui roulent tous les travaux de la campagne, & sans lesquels, les Riches & les Pauvres auroient beaucoup de peine à vivre.

AVERTISSEMENT.

On doit les regarder comme la b  se de l'Opulence des Etats, qui ne peuvent se soutenir & fleurir que par la culture des terres & l'abondance du bétail.

Un Physicien de ce siècle remarque judicieusement que ces animaux sont les seuls biens réels , puis  que tous les autres , sans en excepter même l'or & l'argent , ne sont que des biens arbitraires, qui n'ont de valeur intrinsèque qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Aussi dès que je cesse de contempler l'homme & de méditer sur les maladies qui l'accablent , je m'arrête avec complaisance aux animaux qu'il est de notre intérêt de bien connoître: quand je les envisage par l'utilité que nous en tirons , que je les vois obéissants à ma voix , & aussi sensibles à mes caresses qu'ils sont dociles à l'aiguillon ; quand dis-je j'admire leur force, leur patience, leurs travaux & leur sobriété , je rougis de notre ingratitude envers eux , & je me dis à moi-même : quoi?

AVERTISSEMENT.

L'homme qui sçait si bien user en maître de sa puissance sur eux , & qui en tire de si grands avantages ; ne devrait-il pas sentir aussi une sorte de pitié pour eux , soit en les ménageant dans les travaux qu'il leur impose , soit en étudiant leurs maladies avec soin pour y apporter du remède ?

Il est certain que ces especes utiles ne peuvent être trop ménagées ni trop conservées , & qu'on ne sçauroit trop les multiplier. Comment se multiplieront-elles si on les épuise ? Leur produit est un bien qui croît & se renouvelle à chaque instant ; on doit donc en faire autant de cas que les vieux Germains , qui les donnoient pour dote à leurs filles. Je sçais bon gré aux Athéniens qui furent un très-long tems sans immoler ces animaux dans leur sacrifice.

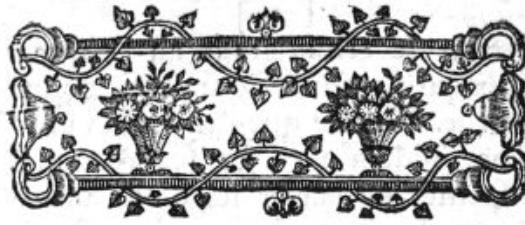
Tout homme qui n'est pas sensible aux plaintes , à la douleur & aux besoins d'un animal , pourroit bien être sourd aussi à la voix de son semblable quand il l'implore , & traiter

AVERTISSEMENT.

d'Imbécile tout Citoyen, qui comme moi, envie le fort de la Grue, quand elle a le bonheur de débarrasser le loup de l'os qui alloit l'étrangler.

Voilà les motifs qui m'ont déterminé à faire une étude sérieuse des maladies qui affligent le bétail, & à chercher des remèdes propres à les détruire. Ce n'est point un système que je donne au Public, c'est un groupe d'observations suivies qui ont le succès pour bête. Les grands Médecins * à qui je les ai communiquées les ont jugées bonnes, & par-là dignes de l'Impression. Comme tout mon but est d'être utile, je les donne de grand cœur ; mais depuis vingt ans que je cherche à l'être, je sens avec douleur que je suis encore bien éloigné de remplir le but que je m'étois proposé ; aussi l'on ne doit regarder ceci que comme un à compte auquel je ne tarderai pas d'ajouter quelque chose.

* MM. Sénac, Somis, Médecin du Roi de Sardaigne, & plusieurs autres.



ESSAIS
SUR LES MALADIES
CONTAGIEUSES
DU BÉTAIL,

*Avec les moyens de les prévenir
& d'y remédier efficacement.*

SECTION PREMIERE.

*De la contagion animale, ou de la
mortalité des bêtes à cornes.*



L n'y a pas long-tems que
j'ai traité de la Contagion
humaine dans un Ouvrage
qu'on a jugé utile aux jeunes Mé-

A

decins. Je rends grace au Journaliste qui l'a annoncé sous ce point de vûe. Mais ce que j'ai dit des poisons épidémiques ne scauroit me dispenser de parler ici d'une autre espece de contagion, qui n'est ni l'effet ni la cause de la premiere, lors même qu'elles exercent leurs ravages en même-tems, & qu'elles se ressemblent par les effets que chacune d'elles produit sur les hommes ou sur les animaux.

Le Public a donc le droit d'exiger de nous un Traité méthodique particulier sur ce sujet intéressant: je voudrois bien ne lui laisser rien à désirer en ce genre, mais mon zele ne remplace le talent, & qui ne voit que par ses yeux ne voit pas loin. Quel parti prendrais-je donc? Le voici: c'est de lui communiquer tout simplement ce que je crois avoir bien vû & bien observé dans quatre mortalités des bêtes à cornes, & de comparer mes observations avec celles des Observateurs, qui ont

tenté comme moi de lever un coin du voile qui nous cache les causes des fléaux publics.

SECTION II.

C'est aussi des observations, des tentatives & des expériences du Collège de Médecine de Koénigsberg, de celles du Docteur Abraham Kau-Boerhaave, de Schreiber & des miennes propres, que je tirerai les instructions dont il s'agit, ainsi que la méthode préservative & curative qu'il convient d'employer avant, pendant & après cette contagion. Cette méthode sera aussi simple que ma pratique ordinaire. Les moyens que je proposerai seront ceux qu'une raison sans préjugés & qu'une expérience réfléchie m'ont fait connoître, comme les seuls capables de remédier aux différentes especes de maladies épidémiques, putrides & malignes. S'il arrivoit que la variété des circonstances, des tems & des lieux concourut à

A 2

ce qu'on ne retirât pas universellement le succès complet que nous avons obtenu, ce seroit une raison puissante pour observer avec plus de soin encore les causes qui pourroient avoir donné lieu à cette exception. Si après bien des recherches nécessaires, l'on vouloit nous en communiquer le résultat, ce seroit un nouveau motif qui redoubleroit notre émulation, & qui nous engageroit à chercher & à trouver peut-être des secours encore inconnus. Quoi qu'il en soit, j'aime à me persuader que des secours fondés sur un grand nombre d'expériences heureuses, faites en différens tems, en différens climats, dans des maladies qui n'avoient pas toujours les mêmes symptômes, ne peuvent manquer d'être utiles, sur-tout à ceux qui, dans des occasions pareilles, n'ont recours qu'à des remèdes qui favorisent l'action du venin, qu'à de prétendus secrets donnés comme infaillibles par des vieilles

& des superstitieux , ou vendus par des imposteurs qui vivent des malheurs publics. La Police ne détruira-t'elle jamais ces Corbeaux de l'espece humaine ? Il en est tems.

S E C T I O N I I I.

Premiers Signes de la mortalité.

Les premiers signes de la mortalité qui affligea la Hollande en 1744, 1745 , & au commencement de 1746 , furent les suivans. Le poil des animaux se hérissoit , bien-tôt après il leur survenoit un tremblement presqu'universel. Les oreilles & les cornes ne tarديوient pas à devenir froides ; il survenoit une rougeur inflammatoire aux yeux & sur la cornée de la bête malade. Quelques-unes avoient cette rougeur dès le commencement de la maladie , quelques autres seulement vers la fin , & très-peu de tems avant la mort.

J'ai observé plusieurs fois dans

différentes contagions, que les yeux ne deviennent pas toujours rouges, mais que communément ils prennent une couleur jaunâtre, & qu'ils paroissent s'enfoncer dans leurs orbites. La plus grande partie des bêtes infectées avoit un écoulement de larmes ; d'autres avoient les yeux abattus & sans larmes. Dans quelques-unes le nez paroissoit enflé, & il en découloit une morve continue ; dans d'autres les narinnes étoient rétrécies, très-rouges, sans aucun écoulement. J'ai observé quelquefois le milieu du nez de travers avec de petites convulsions. Peu de tems avant la mort il en découloit une humeur sanguinolente d'une odeur insupportable. J'ay remarqué dans plusieurs que la levre supérieure étoit engorgée & que l'inférieure étoit pendante & comme entièrement privée de sentiment. La bouche fournissoit une grande quantité d'humeurs & de salive : les gencives rouges, enflammées, pleines

de varices , étoient parfemées de petits boutons jaunâtres , d'aphtes ou de petits chancres , dont le nombre augmentoit considérablement avant la mort , & cet accident étoit suivi de l'ébranlement général de toutes les dents. J'ai vu la même chose arriver au palais & à la langue , qui se couvroient alors d'une salive blanchâtre & moisie. J'ai vu aussi , mais plus rarement , les gencives attaquées de petits ulcères.

Il survenoit à plusieurs un bubon ou une dureté inflammatoire vers le milieu du col , au fanon & aux aines : les unes pouvoient se tenir sur leurs jambes & se coucher , d'autres au contraire avoient les jambes roides & ne se couchoient point jusqu'à la mort. Quelques-unes enfin ne pouvoient se soutenir que sur les jambes de devant ; les pieds de derrière étoient si sensibles que ces bêtes ne pouvoient supporter l'attouchement ; pour peu qu'on les frottât avec la main , elles se pan-

choient en arriere. Ce symptôme est une marque certaine d'une grande douleur.

Le battement des artères , que l'on remarque aisément dans les bêtes maigres , & difficilement dans celles qui sont grasses , étoit très-fort & très-fréquent au col , sous les épaules & sur les tempes , en comparaison de celui des bêtes saines : voilà les premiers symptômes de la maladie.

Progrès du mal.

Vers la fin du second jour , & ordinairement dans le troisieme , la respiration devenoit difficile , & la difficulté augmentoit rapidement : on remarquoit alors un mouvement violent & continuel dans le ventre ; tous les muscles du col & de la poitrine étoient en travail ; l'animal pouffoit des soupirs & des gémissemens ; il rendoit par le nez & par la bouche un écoulement de morve & de salive. Ces matieres étoient

pleines d'écume , elles devenoient infectes & sanguinolentes avant la mort. La plupart des animaux infectés ne jouissoient d'aucun sommeil , les autres dormoient très-peu , & quand nous avons examiné leur cerveau après la mort , les toiles membraneuses qui lui servent d'enveloppes étoient rougeâtres & enflammées ; presque tous s'affoiblissoient fort vite & périssoient subitement , comme assommées d'un coup de massue , le quatre , le cinq ou le sixieme jour au plus tard.

Les Urines.

Les urines ne différoient que très-peu de l'état sain , quelquefois seulement elles étoient plus colorées , & d'autres fois plus claires qu'elles ne le sont naturellement ; quelquefois aussi l'odeur en étoit très-pénétrante.

Les Excrémens.

Les circonstances des excréments

étoient plus variées entre les bêtes malades : les unes étoient opiniâtrément constipées ou ne rendoient que peu d'excrémens fort durs , depuis le commencement jusqu'à la fin de la maladie ; quelques autres au contraire les rendoient durs au commencement & liquides vers la fin ; d'autres aussi les rendoient liquides depuis le commencement jusqu'à ce qu'elles périssent. Mais en général peu de tems avant la mort , tous les excréments étoient plus ou moins noirs , jaunes , purulens & fétides. Je ne les ai vû que très-rarement mélangés d'un sang dissous. J'ai observé , comme Boerhaave , un fait assez singulier ; c'est qu'on ne remarque aucune différence sensible entre le lait des Vaches malades & celui des Vaches saines. Le lait des premières est seulement moins abondant , & donne plus de crème que celui des dernières. Je n'ai rien observé de plus dans le goût , l'odeur , la couleur , la coagulation , l'ébul-

lition, &c. J'ai remarqué que le lait trait la veille ou le jour de la mort est un peu altéré, & prend une teinte jaunâtre; l'odeur en est désagréable & le goût un peu âcre ou alkalin.

SECTION IV.

Signes de la contagion qui a régné en Prusse & dans la petite Russie.

Voilà les signes de la contagion d'Hollande, ils s'accordent tous avec ceux de la mortalité qui attaque encore aujourd'hui les environs de Harlem; suivant le rapport que m'en a fait M. de Heshuyfen, Conseiller & Echevin de cette Ville, qui est un homme instruit. Voici les symptômes que les Médecins du Collège de Koénigsberg ont observé. *Les signes ordinaires de la maladie contagieuse sur laquelle on nous demande des instructions, sont les suivans : on remarque un écoulement des yeux de la bête infectée,*

ses narrines fournissent une morve presque continuelle ; elles tremblent & frissonnent ; elle a la tête & les oreilles pendantes & froides ; voilà les symptômes généraux : les Vaches perdent leur lait peu à peu , tous les animaux marchent avec peine , ils se plaignent & soupirent ; les uns boivent avec avidité & les autres difficilement. La plupart sont attaqués de grincement de dents , de difficulté de respirer , de constipation opiniâtre ou de cours de ventre.

Dès qu'un ou plusieurs animaux sont attaqués de ces symptômes , on peut raisonnablement en conclure que la contagion commence , ou qu'elle a déjà fait des progrès.

SECTION V.

Ce seroit ici le lieu de rapporter tout ce que j'ai observé moi-même dans quatre épidémies ; mais comme mes observations quadrent avec celles des Sections précédentes , & que j'en ai déjà communiqué une partie

à une Académie célèbre, je ne passerai point les bornes que je me suis prescrites. On ne lit presque plus les grands ouvrages, & celui-ci mérite d'être lû par l'importance de son sujet. Il doit donc être court. Je dirai seulement que quoique tous les symptômes énoncés ci-dessus ne se rencontrent pas toujours à la fois dans le même animal, on ne doit point pour cela négliger les premiers signes de la contagion, ni s'endormir dans une fausse sécurité ; il suffit que quelques-uns des signes principaux existent pour recourir sur le champ aux secours que j'indiquerai, après avoir fait quelques réflexions sur les phénomènes que je viens de rapporter. Je prie, sur-tout, ceux qui me liront, d'être bien persuadés que tout poison contagieux, quoique transmis en très-petite dose, a des effets rapides & meurtriers, parce qu'il pénètre par-tout en un instant, & qu'il attaque & détruit les organes essentiels à la vie.

SECTION VI.

Explication des Phénomènes.

1^o. Nous venons de voir que le poil de l'animal attaqué de la contagion se hérisse ou se dresse ; cet effet dépend essentiellement d'un frisson , & ce frisson nous annonce que la circulation languit dans les parties éloignées du cœur. Plus ce frisson sera long & violent , & plus aussi la chaleur qui suivra sera vive & consumante.

2^o. Les animaux perdent l'appétit : c'est une preuve que le venin transmis a changé & dépravé les sucs de l'estomach. C'est ordinairement par cette voye que la contagion se transmet , & c'est aussi sur ce viscere qu'elle exerce ses premiers ravages. Ce fait est prouvé. Plus l'animal sera dégoûté, moins il prendra de nourriture propre à rafraîchir son sang & à émousser l'âcreté du venin , plus aussi la chaleur , l'in-

flammation & ses effets connus hâteront sa destruction.

3°. Les cornes & les oreilles deviennent froides. Ce symptôme annonce que les forces du cœur accablées ne peuvent plus pousser le sang & les autres humeurs du centre vers la circonférence.

4°. Les yeux s'enflent & contractent de la rougeur, quelquefois ils deviennent jaunes, s'enfoncent, & répandent des larmes: ces symptômes funestes annoncent que le cerveau est dans un état inflammatoire, que les nerfs sont en souffrance, & que les humeurs dissoutes par l'action du venin, ou poussées avec trop de violence, ont pénétré des vaisseaux qui n'étoient pas faits pour eux. C'est ainsi que se forment les inflammations par erreur de lieu.

5°. La langue est ou aride & sèche, ou couverte d'une espèce de salive blanchâtre écumante. Ce symptôme est une marque du feu

central qui dessèche , qui consume les estomachs & les intestins de l'animal. Les petits boutons jaunâtres, les varices rouges & livides, les ulcères qui assiègent les gencives, la langue, le palais & tout l'intérieur de la bouche, indiquent le mauvais état des viscères & des humeurs qui les arrosent. C'est ainsi que les aphthes ou les chancres de la bouche & de la gorge accompagnent souvent les fièvres putrides & malignes, & que le charbon ou l'antrax dans la peste occupe souvent l'orifice supérieur de l'estomach.

6°. Les animaux sont constipés dans les commencements de la maladie, les excréments sont durs, noirs & brûlés; ils deviennent liquides & putrides dans la suite; en faut-il davantage pour prouver la nature & les effets d'une cause âcre, incendiaire, alkaline & rongeante.

7°. La gêne de la respiration qui augmente par degré & qui devient extrême, est le signe certain d'un
poulmon

poulmon accablé & enflammé, qui ne peut vaincre la résistance des humeurs sur lesquelles il doit nécessairement agir, ni se prêter à l'action de l'air, principe de son mouvement. Dans ce cas péripneumonique la suffocation est imminente.

8°. Enfin, le tremblement, les mouvements convulsifs, la rigidité ou la foiblesse des animaux qui ne peuvent se coucher ou se soutenir sur leurs jambes, le prompt abattement & la mort inopinée qui arrivent vers le quatrième ou le cinquième jour de la maladie, démontrent bien que non-seulement le venin contagieux exerce ses ravages sur les solides & les fluides à la fois, mais encore qu'il attaque dès le premier instant le principe même des nerfs.

SECTION VII.

Observations Anatomiques sur l'ouverture de 70 animaux qui ont péri dans six contagions.

APRÈS avoir rapporté les Symp-
B

tômes & les effets de la contagion , il faut voir à présent si ce que j'en ai dit en gros est d'accord avec l'expérience. Tout ce qu'elle dément est funeste en médecine. Voici les résultats que l'ouverture de soixante-&-dix animaux faite avec l'exactitude la plus scrupuleuse , nous a fournis.

1°. Après la mort , les yeux de l'animal sont presque toujours rouges ou jaunes , ou parsemés de veines brunes & livides.

2°. Les humeurs qui découlent des naseaux , de la bouche , ou des autres parties du corps , sont ordinairement fanguinolentes & très-putrides.

3°. Quelquefois le ventre est gonflé & tendu comme un tambour : d'autres fois il est considérablement diminué & affaissé. J'ai toujours observé ce dernier effet sur les animaux qui avoient eu de grandes évacuations pendant la maladie.

4°. La roideur des jambes est très-forte, & sur-tout de celles de derrière.

5°. Quand les symptômes de la contagion ont été d'une violence extraordinaire, il arrive que le cuir de la bête écorchée est un peu endommagé, mais ce fait est très-rare.

6°. Le tissu cellulaire, & les endroits gras sont toujours attaqués d'inflammation, de sécheresse, ou de noirceur.

7°. La chair change ordinairement de couleur, & en prend une brune; souvent elle contracte une noirceur extrême quelques heures après la mort. Il ne m'est arrivé que deux fois de l'avoir vue sans être sensiblement altérée.

8°. La glande nommée *forme de bouclier* qui cause l'enflure & la dureté au col dont nous avons parlé, est ordinairement rouge, ou livide & gangrenée. C'est un vrai bubon pestilentiel. Je n'ai trouvé que de la rougeur & de l'inflammation dans la glande qu'on appelle *glande de la gorge*.

B 1

9°. La substance du cerveau n'est que rarement altérée ; mais ces vaisseaux sont souvent variqueux. Les tuniques, les toiles ou les membranes qui servent d'enveloppes à ce viscere sont presque toujours enflammées, principalement dans les animaux qui pendant la maladie ont eu des insomnies continuelles.

10°. Le poulmon n'est jamais sain : on le trouve plus ou moins infecté, rouge, érépéloureux, livide, gangrené & couvert de taches noirâtres. Mais le canal de l'air ou la trachée-artère est tellement infectée que sa tunique intérieure s'en sépare sans effort.

11°. Le médiastin, la plevre, le pérygée & le diaphragme sont toujours ou enflammés ou gangrenés.

12°. Il est bien rare de trouver le cœur entièrement sain : l'intérieur, l'extérieur & la substance charnue de ce viscere portent des marques de contagion ; je n'ai jamais trouvé ses cavités vuides ; elles sont rem-

plies d'un sang brûlé, ou d'un sédiment qui ressemble à une lie brune.

13°. A l'ouverture du ventre on trouve toujours le mézantere enflammé : le foye & la rate sont d'une couleur noirâtre ou ochracée ; ils sont ridés, desséchés quand ils ne sont pas gonflés d'un sang épais semblable à de l'encre. Il est dangereux d'examiner de près ces viscères ; la puanteur insupportable qu'ils exhalent m'a fait tomber en syncope.

14°. On ne trouve dans la vésicule du fiel qu'une bile caustique & brûlée.

15°. Les différents ventricules ou estomachs offrent différents phénomènes. Le premier que *Peyerus* appelle *venter*, est ordinairement enflammé, & quelquefois gangrené. Les aliments qu'il contenoit pendant la maladie sont arides & desséchés.

Le second ou *reticulus*, est quelquefois sain, & quelquefois enflammé.

On trouve le troisieme ou l'*E-rinaceus* de couleur de plomb. Plus cet estomach a été infecté de gangrene , plus aussi le reste des aliments qu'il contient est noir , sec & brûlé. Dans ce cas , la tunique intérieure s'en sépare d'elle-même.

Le quatrieme enfin , ou le *Perfectibile* , qui est le dernier ventre , où la nourriture prise se transforme en chyle , est presque toujours de couleur de *Minium*. Il est rempli d'une matiere jaune , semblable aux excréments , dont l'odeur est infecte. M. Boerhaave a trouvé dans ce dernier estomach un sang extravasé , noir , brûlé & fétide.

16°. Les boyaux sont toujours vuides & si remplis d'air , qu'on a peine à concevoir comment ils ont pu résister à une si grande extension. Je les ai trouvé souvent parsemés de taches livides. Mais les gros boyaux sont presque toujours ridés , retirés ou très-flaques. Dans les animaux qui ont été constipés pendant

la maladie , ils sont remplis d'excréments durs & entièrement semblables aux restes de la nourriture que contient le troisieme estomach.

17°. Il est rare de ne pas trouver les rognons sains : je ne les ai vus que deux fois enflammés & gangrenés. M. Boerhaave n'a point remarqué d'altération à la vessie ainsi que dans les conduits de l'urine : il est cependant certain qu'il est des cas où il en arrive , & sur-tout dans les Vaches pleines. J'y ai remarqué une inflammation dans la matrice , & les Veaux qui y étoient renfermés avoient non-seulement les boyaux endommagés , mais encore la poitrine & le ventre remplis d'une humeur sanguinolente de mauvaise odeur.

SECTION VIII.

Voilà ce que l'Anatomie dévoile à l'observateur. Ceux qui auront le zele & la patience qu'il faut pour faire de semblables examens , ren-

dront justice à la fidélité de ces observations , qui , comparées entre elles , constituent essentiellement la nature caustique des poisons contagieux.

C O R O L L A I R E.

S E C T I O N I X.

LES effets de la contagion que nous venons de décrire chacun dans l'ordre naturel où ils se sont présentés à nos recherches , indiquent :
1°. Que le venin contagieux se transmet par le moyen de l'air , qui est le réservoir & le véhicule de toutes les vapeurs & de toutes les exhalaisons. Comme ce fluide délié & subtil environne & pénètre tous les corps poreux à l'infini , il s'ensuit que ces vapeurs ou ces myasmes contagieux peuvent s'insinuer avec lui. Chaque partie du corps offre donc des milliers de routes à la contagion , mais il y en a deux par où elle se transmet plus généralement , par la bouche & par

les narines , ou par l'inspiration & la déglutition. La perte d'appétit , l'inflammation des poulmons & des entrailles , les douleurs de tête , les vertiges & l'affoiblissement ne laissent aucun doute sur cette vérité.

2^o. Que les propriétés de ce venin dépendent essentiellement d'une âcreté alkaline unie à un principe de feu que l'on appelle *Phlogistique* universellement répandu dans toute la Nature. C'est lui qui est la cause de la dilatation & de la liquidité des corps. De son union avec un sel alkali , il résulte un principe actif , tumultueux , un venin volatil très-pénétrant & très - communicatif , dont la plus petite quantité suffit pour exciter une chaleur âcre & mordante , une inflammation vive qui se termine par la mortification ou la gangrene , si l'on n'y remédie pas à tems. La nature de ce poison épidémique est donc de changer le caractère naturel , doux & balsamique des humeurs anima-

les pour leur communiquer le sien propre, c'est-à-dire, une âcreté dont les pointes désunissent, brisent, corrodent & détruisent l'union, la consistance & l'harmonie réciproque des solides & des fluides à la fois ; voilà pourquoi on observe constamment dans les animaux infectés une chaleur cruelle, une circulation rapide, l'inflammation, des irritations nerveuses, des grincemens de dents, un prompt abattement de forces, la gangrene & la corruption, quelquefois avant, ou immédiatement après une mort inopinée. La disposition des corps à recevoir la contagion, & la tendance naturelle des humeurs animales vers la putridité, sont la clef de tous ces phénomènes.

S E C T I O N X.

Les moyens de remédier à la mortalité du Bétail.

C'est ici le point rigoureux de

l'Art. C'est ici qu'il faut avouer que nous n'avons rien encore de certain pour remédier efficacement & constamment aux venins & aux poisons contagieux. Leurs élémens sont si subtils qu'ils ont échappés à l'analyse des grands hommes qui ont fait tous leurs efforts pour les bien connoître. Leur force septique & meurtrière ne se manifeste que par les changemens physiques ou par les effets extraordinaires qu'elle produit dans les corps sur lesquels elle agit. C'est sans doute là la véritable cause qui s'est toujours opposée à la découverte d'un préservatif ou d'un spécifique assez puissant pour ôter au venin toute son énergie ; il est bien vrai que les symptômes qui en sont l'effet indiquent clairement une acrimonie rongante *. Il est pa-

* Martinius , dans son Voyage d'Islande , rapporte un fait qui prouve bien cette acrimonie : des Pêcheurs prirent une Baleine, cet animal avoit une tumeur ; dès qu'on l'eut ouverte il en sortit une humeur si âcre que plusieurs Pêcheurs faillirent d'en perdre la vie.

reillement vrai que les remèdes directement opposés à cette acrimonie sont connus ; mais je doute qu'on puisse les employer avec sûreté. Ces remèdes ou ces spécifiques sont des poisons d'une nature opposée à celui qu'on doit détruire ; mais en ajoutant un venin à un autre venin , qui attaque jusqu'au principe même des nerfs , comment ne pas craindre de nuire en même-tems à toutes les parties délicates & sensibles sur lesquelles le poison spécifique agira, avant que d'atteindre , de combattre , & de rendre nul le venin antagoniste. Si l'âcreté alkaline n'exerçoit ses ravages que dans l'estomach seul , le Praticien feroit plus hardi , & le succès bien moins douteux. On sçait que le Sublimé corrosif se décompose & devient un sel neutre bienfaisant , par le moyen de l'huile de Tartre , mais je doute que la même chose arrivât si le sublimé corrosif avoit déjà passé de l'estomach dans les intestins. Il

est très-rare que le Médecin soit appelé assez-tôt , & puisse agir avant qu'un poison subtil n'ait pénétré fort avant dans le corps ; le seul parti qui nous reste donc & qui nous réussit très-souvent , c'est de traiter le mal en raison des symptômes qu'il nous offre, c'est le parti le plus sûr.

S E C T I O N X I.

Les moyens de remédier à la contagion déjà transmise dans les corps consistent 1^o. à diminuer autant qu'il est possible le cours impétueux du venin , & à en émousser les pointes ou le *stimulus*.

2^o. À prévenir d'abord l'inflammation presque toujours inséparable de la fréquence , de la violence des battemens des artères, & de la grande agitation ou de l'intumescence des humeurs ; sans cette précaution la rapidité de la circulation du sang détruit les vaisseaux les plus délicats & donne lieu à des

épanchemens mortels. Quand même ces vaisseaux pourroient résister à l'impétuosité des chocs , ou qu'ils pourroient s'y prêter , il en résulteroit toujours un grand mal : des fluides disproportionnés à la petitesse de leurs diametres y entreroient par force , & y produiroient des obstructions par *erreur de lieu* ; l'imméabilité , l'inflammation , la supuration & la gangrene en feroient les suites funestes.

3°. A maintenir dans un juste équilibre l'action & la réaction des solides & des fluides , sans quoi le jeu redoublé des organes , ou la nature , manqueroit du degré de force nécessaire pour produire dans le tems une crise victorieuse & décisive.

4°. A procurer une voie convenable à la dépuration du sang & des humeurs , afin que la nature & l'art , de concert , ayant émouffé , atténué , & séparé des principes essentiels du sang , le venin ou l'hé-

térogène nuisible , il puisse être chassé hors du corps par cette même voie. Sans cette précaution il pourroit renouveler le conflit , & la Nature épuisée de la première victoire ne seroit peut-être plus capable d'en remporter une seconde.

SECTION XII.

Premiers secours.

Pour diminuer autant qu'il est possible l'action impétueuse du venin qui agit dans l'animal infecté , il faut dès l'instant même que l'on s'appercvra de quelques-uns des signes principaux qui le caractérisent , (voyez Sect. 3 & 4.) saigner la bête par une grande incision faite au col ou à la poitrine , ou aux deux endroits en même-tems. On peut tirer en une seule fois , cinq , six , & même sept livres de sang , selon l'âge & les forces de l'animal. Le lendemain de la saignée , si les symptômes n'étoient pas sensiblement

diminués , on tireroit encore par la même ouverture une égale quantité de sang. Si après cette seconde saignée la violence du mal en exigeoit une troisième , on la fera sans balancer. On observera de ne jamais saigner passé le troisième jour : la saignée au-delà de ce terme , dans les circonstances dont je parle , est totalement inutile , si elle n'est pas mortelle.

On peut même , si le besoin est urgent , saigner deux fois en un jour , comme je l'ai fait pratiquer avec beaucoup de succès.

Si l'animal est constipé , ou qu'il ne rende que des excréments endurcis & brûlés , on lui donnera soir & matin une demie livre & plus d'huile de lin bien fraîche un peu tiède ; on peut aussi donner un lavement composé de deux livres de cette huile , & d'une once ou d'une once & demie de sel ordinaire dissout dans un verre de bon vinaigre. Au défaut de seringue on se servira
d'une

d'une vessie de bœuf ramolie dans de l'eau tiède, on la remplira avec le lavement, & à l'aide d'une canule ou d'un large chalumeau de bois bien uni, on donnera le remède par les voies ordinaires, en pressant la vessie pour le faire pénétrer.

J'avouerai ici que tous les autres purgatifs ne m'ont point réussi, & j'ai même observé qu'ils ont toujours fait plus de mal que de bien.

SECTION XIII.

Nourriture.

Pour émousser l'âcreté du venin & prévenir l'inflammation qui en est la suite, on donnera à l'animal pour toute nourriture de la farine de seigle bouillie dans du petit lait, s'il n'étoit pas possible d'en avoir une assez grande quantité, on fera cuire jusqu'à la consistance de bouillie du saon & des pommes, quand même elles ne feroient pas mûres, elles feront toujours beaucoup de

C

bien. En supposant encore que ces secours manquaissent, on pourroit y suppléer par les concombres, les citrouilles, les courges, & un peu d'herbe verte coupées bien menues, & brouillies comme ci-dessus.

On donnera trois à quatre fois par jour une assez bonne quantité de cette nourriture.

Les gens de la campagne doivent bien se garder de donner du foin aux bêtes malades, l'usage en est dangereux, il reste dans leurs estomachs, il s'y sèche & s'y brûle.

Boisson.

La boisson ordinaire sera du petit lait pur, & encore mieux du lait aigre, toujours tiède, d'heure en heure; on en fera boire une livre ou environ, ce qui revient à peu près à une bonne écuelle connue de tous les campagnards.

On continuera jour & nuit l'usage de cette boisson tiède, si l'animal ne dort pas.

Au défaut de petit lait, & de lait aigre, on donnera de l'eau pure ou une eau de saon légère : on n'oubliera jamais d'ajouter à l'une & à l'autre un grand verre d'excellent vinaigre sur trois livres de boisson.

SECTION XIV.

Remedes.

LES remedes dont on doit faire usage, sont les suivans.

Prenez { *Nitre purifié,*
 Tartre de vin blanc, ou pierre
 à vin, de chacun une livre.
 Crème de Tartre, quatre onces.
 Camphre, deux onces.

On fera de toutes ces drogues ensemble une poudre subtile dont on donnera une demie once chaque trois heures, & dans une demie écuelle d'eau ou de petit lait.

Si l'animal refusoit de prendre de

C 2

la nourriture, de la boisson & des remèdes, on lui élèvera la tête, & on lui versera dans la bouche à l'aide d'une bouteille ou d'une corne percée, les alimens ou les remèdes; & l'on n'abaissera la tête que quand on sera sur qu'il aura avalé.

Si la chaleur, la fièvre, la difficulté de respirer, & l'insomnie étoient considérables, une heure & demie après chaque prise de poudre, on donneroit deux cuillerées ordinaires du remède suivant, dans un peu de boisson tiède.

Prenez { *Vinaigre de Vin.*
Miel crud, de chacun 6 liv.
Nitre pulvérisé, demie liv.
Huile de vitriol, demie-onc.

Mettez ces drogues ensemble dans un pot de terre vernissé, sur un très-petit feu; agitez sans cesse ce mélange pendant un quart d'heure, & prenez bien garde qu'il ne bouille: retirez ensuite le pot du

feu , laissez-le refroidir , & servez-vous de ce remede comme il est ordonné.

Depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin , on aura grand soin de laver & de frotter plusieurs fois le jour , la bouche , les gencives & la langue des bêtes malades , avec le mélange suivant.

Prenez { *Excellent Vinaigre.*
Eau-de-vie , parties égales.
Huile de lin.
Faites-y fondre un peu de
sel de Nitre.

On pourra se servir commodément de ce mélange , par le moyen d'une petite éponge attachée au bout d'un bâton : on ne doit pas négliger ce secours qui est très-important.

Si la bête étoit attaquée d'un grand cours de ventre , comme il arrive quelquefois , on se garderoit bien de lui donner de l'huile

de lin , qui le relâcheroit davantage : on n'useroit même qu'avec précaution des remèdes indiqués ci-dessus : on en diminueroit les doses d'un tiers , ou d'une moitié. Dans des cas pareils , je me suis servi utilement d'une grande quantité de petit lait mêlé de farine ou de saon.

SECTION XV.

Quand les animaux commenceront à se rétablir , ou qu'ils paroîtront entièrement rétablis , il faut bien se garder de suspendre tout-à-coup les remèdes ; il faut au contraire en prolonger l'usage , & ne le quitter que petit-à-petit.

Pour cela , on diminuera la dose & la fréquence des remèdes , en n'en donnant qu'une moitié , qu'un tiers , qu'un quart , &c. dans des intervalles plus éloignés ; c'est-à-dire , deux ou trois fois par jour.

SECTION XVI.

Une précaution bien essentielle, c'est de frotter deux fois le jour les bêtes malades avec une étrille de fer ; on ouvrira par ce moyen les pores de la peau, on facilitera la transpiration, & les humeurs s'échapperont en partie par cette voie.

SECTION XVII.

Comme l'expérience de tous les siècles, a prouvé invinciblement, que dans toutes les maladies contagieuses, les incisions & les cauterres sont les remèdes les plus efficaces de tous, j'en recommande ici expressément l'usage. Ceux qui voudront se convaincre de la nécessité indispensable de ces plaies artificielles, pourront lire ma dissertation sur les moyens de prévenir & de remédier à la contagion humaine. *

* Voyez *Medicus veri amator ad Apollineæ artis alumnos.*

On percera donc la peau qui pend au-dessous du col des bêtes à cornes , avec une grosse éguille d'acier , de la largeur d'un stilet , enfilée d'une corde faite de sept à huit ligneuls , ou fils poissés , qui ne soient pas retords : on fera agir deux à trois fois par jour cette corde , en la faisant aller & venir dans l'incision , ayant soin de nouer légèrement les deux extrémités , afin que la corde ne forte point de l'ouverture : ce moyen est si salutaire , que je n'ai vu périr aucune des bêtes à qui cette opération a été faite.

S E C T I O N X V I I I .

On doit tenir les bêtes malades le plus proprement qu'il sera possible : on nettoiera les étables deux fois le jour sans y manquer : on aura soin d'en enlever le fumier & de l'éloigner du village ; quand l'air sera serain , ou que le vent viendra d'Orient , on ouvrira les fenêtres

de l'étable, & s'il n'y en a point, il faut y en pratiquer.

De six en six heures, le jour & la nuit, on parfumerà les quatre coins de l'écurie avec du fort vinaigre jetté sur des pierres ou des briques bien chaudes : on peut aussi y faire brûler alternativement une bonne pincée d'un mélange composé de poudre à canon, de sel commun, de grains de genievre & de bayes de laurier concassées.

SECTION XIX.

Voilà en peu de mots la méthode simple qui nous a réussi ; elle est de beaucoup préférable à tous les remèdes irritans, âcres, chauds, incendiaires dont le peuple fait usage. Jusqu'à présent nous n'avons point de préservatifs plus surs, & la plupart de ceux qu'on regarde comme tels, sont bien plus propres à seconder la force du venin, à enflammer les humeurs, à déchirer

les vaisseaux, à hâter la corruption qu'à y remédier.

Les observations & les secours que je communique au public, portent tous sur les principes de la saine médecine qui sont applicables aux animaux comme aux hommes ; tout dépend de proportionner les doses à la force, & à la constitution des animaux, dont les viscères sont composés des mêmes éléments que les nôtres ; mais en voilà assez sur cet objet.

Je prie tous ceux qui suivront ma méthode, de vouloir bien m'en communiquer les bons ou les mauvais effets, avec cette impartialité que l'on doit à un homme qui souhaite d'être utile à la nature entière.

J'aurois la douce satisfaction de voir bien-tôt cette méthode perfectionnée, si les Maîtres de l'Art daignoient abbaïsser leurs vues éclairées sur le même sujet que je traite. Ce seroit-là l'occasion favo-

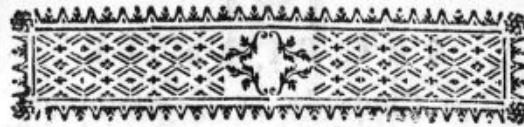
nable de faire des expériences dont l'humanité recueilleroit peut-être le fruit : c'est peut-être là aussi l'unique moyen de trouver un jour le spécifique qui nous manque dans ce cas-ci.

Encore un mot & je finis. Je prie instamment MM, les Curés & tous ceux qui sont à la tête des Communautés, de vouloir bien instruire & orienter les gens de la Campagne, en leur donnant toutes les explications nécessaires pour se servir utilement des moyens de guérison que je leur offre : l'ail, l'eau-de-vie, le soufre, la thériaque & tous les remèdes de cette nature, sont autant de causes qui favorisent & perpétuent la mortalité, & il faut absolument en proscrire l'usage.

Il faut encore inspirer aux Payfans ces soins, ce courage & cette persévérance, toujours nécessaires pour obtenir un succès complet. J'ai vu par moi-même que les Payfans négligent de suivre exactement tout

ce qu'on leur ordonne , & qu'ils se découragent , si , après avoir employé quelques tems des remèdes salutaires , ils n'en reçoivent pas d'abord tout le succès attendu. Cette négligence & cette inconstance entraînent après elles de grands malheurs.





PRÉCAUTIONS
ESSENTIELLES
POUR SE GARANTIR
DE LA CONTAGION ANIMALE.

SECTION PREMIERE.

LA maladie contagieuse qui affecte le Bétail se transmet de proche en proche, se communique d'une bête à l'autre avec rapidité, & dévaste ainsi les Campagnes. Ce ne seroit donc pas assez que de savoir remédier aux effets du mal lorsqu'il existe ; il faut encore pouvoir s'en garantir lorsque la contagion est dans le voisinage. Je crois qu'il est possible de la prévenir en observant exactement ce qui suit :

SECTION II.

Les Chefs de la Communauté doivent empêcher toute communication d'hommes & d'animaux avec la Communauté qui est affligée de la contagion : voilà la première & la principale précaution. On doit infliger les peines les plus graves à tous ceux qui enfreindront des ordres si sages ; & si l'on découvroit que quelqu'un soit allé dans des lieux infectés , on fera très-bien de le bannir avec ses animaux du lieu sain qu'on veut garantir. Cette fréquentation est si dangereuse qu'on a vu plusieurs fois des bêtes saines mugir & prendre la fuite devant les personnes qui avoient été dans des lieux infectés , comme si effectivement elles avoient senti l'air contagieux* qu'on leur apportoit *. On doit avoir bien peu de com-

* Peu s'en faut que ce fait ne prouve que l'instinct est quelquefois supérieur à la raison.

merce avec les Bouchers & les Tanneurs dans un tems de mortalité. On aura grand soin de tenir les Etables bien propres , & de les parfumer souvent , comme il est dit à la Section 18.

SECTION III.

On pratiquera l'ouverture ou le cautère , suivant la méthode prescrite à la Section 17. On n'a point d'exemple que dans les tems de peste ceux qui ont eu des cautères , des plaies , ou de vieux ulcères en aient été attaqués , quoiqu'ils habitassent un lieu pestiféré. Puisque l'expérience nous a prouvé que ces cautères faits à tems guérissent les animaux malades , que n'a-t-on pas lieu d'en attendre en s'en servant comme d'un préservatif ?

SECTION IV.

On frotera & l'on étrillera les animaux sains , comme je l'ai conseillé à la Section 16. Deux fois le

jour on lavera & l'on frottera la bouche & les gencives avec le remède & l'éponge ordonnés Sect. 14. On éloignera des Villages toutes les ordures, les fumiers, &c.

SECTION V.

Observation nouvelle & certaine.

Il fera très-bon de mettre dans les écuries saines, comme dans celles qui sont infectées, quelques chevaux; on peut faire ce mélange sans aucun danger. On a remarqué que la vapeur du fumier de cheval empêche les progrès de la contagion des bêtes à cornes.

SECTION VI.

On empêchera avec soin le bétail de nager, d'aller à l'eau dans des lieux profonds, & d'y rester longtemps.

SECTION VII.

Il ne faudra point envoyer les bêtes

bêtes aux champs le matin à jeun, principalement quand il sera tombé de la rosée ou du brouillard. Il faut attendre que le Soleil ait dissipé l'un & l'autre. Pendant cet intervalle on donnera quelque chose à manger aux animaux, quand même ce ne seroit que de la paille. Pour faire mieux sentir aux Payfans la nécessité de suivre mon conseil, il faut leur dire que la rosée n'est autre chose qu'un amas de vapeurs & d'exhalaisons qui se sont élevées de la terre pendant le jour, & lorsque ces vapeurs se sont réunies & condensées par le froid du soir & de la nuit, elles retombent sur la terre, & les Plantes qui en sont chargées peuvent transmettre aux animaux des principes de mortalité.

Voilà les précautions qu'il faut prendre lorsque la contagion est dans l'éloignement, & voici celles qui conviennent lorsqu'elles commencent à se manifester dans un lieu.

D

SECTION VIII.

A l'instant même où l'on s'apercevra qu'une ou plusieurs bêtes sont affectées des symptômes décrits (Section 3.) ou de ceux qui accompagnent la contagion voisine, on les assommera sur le champ, & on les transportera d'abord après dans un lieu désert, sans les écorcher. On les mettra au milieu d'un tas de bois, & on les fera brûler. Tous les poisons volatils & contagieux deviennent nuls en traversant la flamme. Je sens d'avance que le malheureux par qui la contagion commencera ses ravages, balancera à suivre mon conseil : qu'il se rassure ! en se sacrifiant pour la Communauté, cette même Communauté ne fera aucune difficulté de l'indemniser ; & si elle lui refusoit une chose si juste par impuissance de le faire, l'homme du Roi, l'Intendant de la Province sera trop humain pour le

laisser en souffrance ; dans ce cas , il pourra s'adresser à lui avec confiance , en se munissant d'un Procès-verbal en bonne forme.

SECTION IX.

Si la contagion s'annonçoit tout-à-coup , & qu'elle affectât un grand nombre d'animaux à la fois , le conseil que je viens de donner ne seroit pas praticable ; dans une pareille circonstance , il faut séparer avec soin les bêtes saines & les éloigner le plus qu'il sera possible de celles qui sont malades. Les personnes destinées à soigner les premières n'entreront point dans les étables des secondes , & celles des secondes ne communiqueront pas avec les premières. La raison est que le venin s'insinue aisément dans toutes les étoffes , & sur-tout dans celles de laine , & la contagion peut se transmettre par cette voie , comme la peste se communique par la

D 2

[52]
soie , la mouffeline & le coton *.

SECTION X.

Cette précaution prise, on traitera les animaux infectés de la manière prescrite : on garantira ceux qui sont sains par les secours que nous venons d'indiquer.

SECTION XI.

Dès qu'une Communauté se trouvera dans le voisinage d'un lieu infecté, elle ne doit pas attendre que la mortalité existe pour se pourvoir de tous les secours préservatifs & curatifs ; ils sont si simples, si faciles à trouver, & si peu coûteux, qu'il y auroit bien de la négligence ou de la mauvaise volonté à ne pas se les procurer à tems. D'ailleurs, ces mêmes remèdes peuvent se con-

* La Ville de Pésaro étoit attaquée d'épidémie; M. de Bianchi en garantit la Ville de Rimini, très-voisine, en employant les moyens que j'indique. Je tiens ce fait de M. le Professeur Sonais, Médecin du Roi de Sardaigne.

server un grand nombre d'années dans un lieu sec , sans rien perdre de leur efficacité.

SECTION XII.

Observation nouvelle & certaine.

S'il périffoit quelques-unes des bêtes malades , on les enterreroit profondément dans un lieu éloigné du Village ; on auroit soin de bien battre les couches de terre qui les couvriront , de peur que les bêtes sauvages ou les chiens n'aillent gratter & déterrer ces animaux. C'est un préjugé funeste de mettre de la chaux dans les creux dont je parle ; ses parties âcres & brûlantes ne font que de hâter la corruption , & donnent lieu aux fels volatils putrides de se répandre dans l'air.

SECTION XIII.

Il ne faut pas que les personnes occupées du foulagement des bêtes malades prennent l'épouvante ; car

la crainte leur produiroit des maladies aussi dangereuses que la contagion qui les effraye. La contagion animale ne se transmet point aux hommes dans ce cas-ci , elle n'agit que sur les animaux de la même espèce : c'est un fait constant , & si la mortalité a produit quelquefois de mauvais effets sur l'espèce humaine, c'est en écorchant les animaux infectés ; c'est par la puanteur des charognes ; c'est lorsque des scélérats vendent en cachette & à bon marché de la viande infectée. Mais on peut se garantir de tous ces inconvéniens ; une Police exacte n'a qu'à le vouloir. Il est également aisé de veiller à ce qu'il ne se vende aucune viande ailleurs que dans les Marchés ou les Boucheries publiques , en présence de gens Experts-Jurés & établis pour cela. Il est bien plus aisé de prendre ces peines & ces soins, que de se voir réduits à la mendicité , ou périr misérablement pour les avoir négligés.

SECTION XIV.

Lorsque la contagion aura entièrement cessé, il faudra nécessairement que toutes les personnes qui auront soignées les bêtes malades quittent les habits dont elles se feront servir, qu'elles les parfument souvent avec du soufre & le mélange que j'ai indiqué, & qu'elles les pendent ensuite à l'air sous le toit. Les Tanneurs & ceux qui auront préparé ou travaillé des cuirs infectés prendront les mêmes précautions.

SECTION XV.

Fait certain.

On observera soigneusement de ne point conduire les bêtes dans les lieux où il y a eu contagion avant l'échéance d'une année entière, car le venin reste long-tems caché dans le foin & dans la paille, & le mal pourroit se renouveler

D 4

par cette voie. Mais on pourra , sans aucun danger , se servir de ce foin & de cette paille pour nourrir les chevaux & les brebis. La contagion , comme nous l'avons dit , n'attaque que les animaux d'une même espece.

SECTION XVI.

Ce seroit ici le lieu de donner un préservatif dont on pourroit faire usage deux fois l'année , dans les tems mêmes où il n'y a point de contagion : j'ai raisonné sur cet objet avec les plus grands Médecins de ce siècle ; plusieurs mêmes m'ont communiqué des recettes que je crois bonnes ; mais j'ai pour système de ne jamais employer de remedes sans nécessité. Il me semble qu'il est inutile d'agiter les humeurs & de troubler la nature , quand toutes les fonctions du corps sont integres ; & c'est ici le cas où le Médecin doit se souvenir que *qui cherche le mieux , trouve souvent le pire.*

ADDITION A L'OUVRAGE.

ON sera peut-être surpris de mon silence sur les causes des maladies épidémiques que j'ai décrites dans ces Observations. Comme le Médecin doit compte de sa conduite au Public, il est juste de lui rendre raison de la mienne. Un voyage de deux années dans les différentes parties de l'Europe, m'a ôté du courant des choses nouvellement imprimées. A mon arrivée à Paris, j'ai sçu que M. Barberet avoit fait un Mémoire sur les maladies épidémiques des Bestiaux, & j'ai lû avec plaisir ce bon Ouvrage, auquel une Société de Citoyens éclairés a décerné le prix. L'intempérie de l'air, la nature vitiée des herbes, après des inondations suivies de grandes chaleurs, l'altération des eaux croupissantes, & peut-être quelque autre cause maligne cachée sous un voile

impénétrable à mes yeux , avoient donné lieu aux épidémies que j'ai rapporté. Comme M. Barberet a traité toutes ces choses d'une manière satisfaisante , j'ai cru devoir supprimer de mon Ouvrage la Section entière qui désignoit ces causes, & qui en développoit le pouvoir funeste. Il s'en est même peu fallu que je n'aie supprimé l'ouvrage entier , après avoir lû les sçavantes & les excellentes Notes de M. Bourgelat , qui est à la tête de cette Société respectable. Si le Gouvernement ne se lasse point de seconder ses vûes salutaires , j'ose assurer ici que dans peu , l'Europe entière devra à la France le bienfait d'avoir répandu un centre de lumière universelle sur un sujet si important , si long-tems négligé , quoique bien digne de l'attention de tous les Gouvernemens.

M. Barberet dit à la page 23 de son Mémoire , *qu'il faut bien se garder de mettre dans les mêmes écuries*

des bœufs sains avec des chevaux attaqués de quelque épidémie, ou de faire d'autres associations.

M. Barberet est mon digne ami ; mais le même amour de la vérité , qui a formé nos premiers liens , veut que je pense différemment que lui sur cet objet. L'expérience a prouvé que la contagion humaine ne se transmet point aux animaux & *vice-versa* ; que les bœufs ne communiquent point leur contagion aux chevaux , ni les chevaux à d'autres especes. Pour qu'un venin septique se propage par le moyen de l'air ou des alimens , il faut encore une disposition particuliere de la part des animaux de la même espece , sans quoi son effet seroit nul. Sans cette disposition contraire à recevoir les funestes effets du venin , tous les animaux d'une même espece seroient attaqués à la fois de la contagion dominante , ce qui n'arrive pas toujours , & cette espece privée de secours devoit se

détruire entièrement : les exceptions prouvent le contraire. La disposition dont je parle est si nécessaire que les bleds ergotés qui donnerent la gangrene sèche aux Habitans de Sologne, ne furent point nuisibles aux animaux qui en mangerent.

Il n'est que trop vrai que cette rosée mielleuse & caustique qui tombe sous la forme d'un brouillard, est la contagion des végétaux, à qui elle communique une espèce de sphacelle. Ce caustique onctueux qui produit d'abord sur eux l'effet d'un vésicatoire, prouve ce que j'ai assuré quelque part, *que l'acrimonie n'est jamais plus dangereuse que quand elle est jointe à l'épaississement* : mais il me paroît impossible que cette rosée corrosive tombant universellement, puisse infecter les herbes sans vitier les bleds, les légumes & les fruits. Si elle agit sur eux, comme sur les pâturages, pourquoi ne produit-elle pas les mêmes effets sur les hommes que sur les animaux ? Se-

roit-ce parce que les animaux mangent l'herbe telle qu'elle est , couverte de rosée , & que nous ne mangeons le bled , les herbages , les légumes & les fruits qu'après les avoir fait cuire , ou qu'après les avoir essuyés , pelés , &c ? Mais le pain fait avec le bled ergoté étoit bien cuit , & cependant il a produit des effets funestes sur les hommes , & non pas sur les animaux qui ont mangé de ce bled sans préparation.

Non-seulement l'association des chevaux avec les bœufs malades n'est pas aussi à craindre qu'on le pense ; mais on a éprouvé que les chevaux & leur fumier étoient une sorte de préservatif dans les écuries infectées. J'ignore absolument les raisons de ce phénomène ; l'observation est vraie , & cela me suffit : cependant , comme on ne sçauroit être trop craintif , ni apporter trop de précautions sur les Essais de cette nature , il faut multiplier ces expériences. Je n'en ai que quelques-

unes, & l'expérience présente quelquefois un côté qui contredit ; ainsi il faut se convaincre du fait, parce qu'on peut en retirer de très-grands avantages. Il faut faire ces expériences avec la prudente sagacité de M. Bourgelat. Il y a quelques années que je fis inoculer un mouton avec un fil impregné de la sanie du bubon d'un jeune Taureau. J'ai vu tous les jours ce mouton pendant un mois, qui n'en a reçu aucun dérangement sensible. Ce fait prouve deux choses ; la première, que la contagion ne se transmet point du bœuf au mouton ; la seconde, que quand même elle pourroit se transmettre, qu'il faut une disposition particulière de la part du sujet fait pour la recevoir. Le Chameau seul paroît faire une exception à ce que je viens de dire ; il gagne la contagion des Brebis. M. le Feld-Maréchal Comte de Razoumowski, Hettman des Cosaques, qui est très-curieux & très-instruit, m'a assuré que

ce fait est vrai : il est Juge compétent dans cette matière , car il a un Haras de Chameaux très-nombreux *. Cette exception n'infirmes point mes expériences ; les Naturalistes sçavent pourquoi. L'espece & la nature du Chameau rendent raison de ce phénomène , qui n'est point concluant dans le cas dont il s'agit. J'ai cru ces réflexions nécessaires , & la critique n'y entre pour rien.

* Il a vu pareillement plusieurs épidémies occasionnées par des nuées de grosses Sauterelles , qui viennent de la petite Tartarie en Ukraine. Ces Insectes infectent l'air & les pâturages , & dès qu'ils périssent , leurs myâmes putrides , alkalins , donnent lieu à la mortalité des bestiaux ; mais ce Seigneur n'a jamais vû que la contagion ait attaquée d'autres especes que les Vaches , les Bœufs & les Veaux.